Miguel de Unamuno : *La vie de Don Quichotte et de Sancho Pança*, traduction de Jean Babelon (Éditions Albin Michel)

Manuel Tuñón De Lara

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bhce/1002>

DOI : 10.4000/bhce.1002

ISSN : 1968-3723

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 233-235

ISSN : 0987-4135

Référence électronique

Manuel Tuñón De Lara, « Miguel de Unamuno : *La vie de Don Quichotte et de Sancho Pança*, traduction de Jean Babelon (Éditions Albin Michel) », *Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne* [En ligne], 52 | 2017, mis en ligne le 09 octobre 2018, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/bhce/1002>

Ce document a été généré automatiquement le 15 septembre 2020.

Bulletin d'histoire contemporaine de l'Espagne

Miguel de Unamuno : *La vie de Don Quichotte et de Sancho Pança*, traduction de Jean Babelon (Éditions Albin Michel)

Manuel Tuñón De Lara

RÉFÉRENCE

Manuel Tuñón De Lara, « Miguel de Unamuno : *La vie de Don Quichotte et de Sancho Pança*, traduction de Jean Babelon (Éditions Albin Michel) », revue *Esprit*, n° 284, mai 1960, p. 921-923.

- 1 Don Miguel de Unamuno est un des personnages les plus espagnols et par là un des hommes les plus « quichottesques » qui aient vécu à la fin du xixe siècle et au début du xxe ». Sa passion pour Don Quichotte n'est guère étonnante. C'est une passion vivante, « d'homme en chair et en os », éloignée de l'érudition froide et de la critique intellectualiste. Unamuno n'est pas du tout un « cervantiste » mais un « quichottiste ». Pour lui, le Chevalier de la Manche échappe vite à la plume de son créateur qui, trop à ras de terre, n'aurait pas suivi la magnifique envolée de sa créature. Don Quichotte a une existence propre, indépendante de l'œuvre de Cervantès. Unamuno, sans se soucier de créer un système philosophique, a écrit les pages les plus vigoureuses peut-être de la pensée espagnole contemporaine et son interprétation de l'œuvre de Cervantès n'est que l'occasion d'exprimer cette pensée : ce sont la foi et la volonté qui nous manquent et, sans elles, on traîne une vie sordide et mesquine. « Les choses sont d'autant plus vraies qu'on y croit davantage, et ce n'est pas l'intelligence, c'est la volonté qui les impose... »
- 2 « En disant : Je sais qui je suis, il (Don Quichotte) voulait dire seulement : Je sais qui je veux être. » Sainte folie de Don Quichotte, folie héroïque, seule capable de remuer les

montagnes, de vaincre les égoïsmes, d'éveiller les consciences endormies. Unamuno regrette cette folie qu'il croit absente chez ses contemporains. Huit ans plus tard, dans l'épilogue du *Sentiment tragique de la vie* (1913), il dira : « J'ai écrit ce livre (*La vie de Don Quichotte et de Sancho Pança*), pour repenser le Quichotte contre les "cervantistes" et les érudits, pour faire une œuvre de vie de ce qui était, qui est encore pour la plupart, lettre morte. En quoi peut m'intéresser ce que Cervantès voulut ou ne voulut pas écrire là et ce que réellement il écrivit ? Ce qui est vivant est ce que je découvre là... »

- 3 Cette philosophie ne pouvait être autre que celle d'Unamuno lui-même. Nous découvrons vite la faim d'immortalité qui l'angoissa toujours : « Parfois, sans savoir comment ni d'où cela vient, nous nous trouvons assaillis à l'improviste par le sentiment de notre mortalité. Quand je suis en proie à tous les embarras, à tous les soucis de la vie, ou bien distrait par une fête, par une agréable conversation, tout d'un coup il me semble entendre la mort voletter au-dessus de moi. Non, pas la mort, mais quelque chose de pire, une sensation d'anéantissement, une suprême angoisse. »
- 4 Comment ne pas rapprocher ces lignes des pages bouleversantes du *Sentiment tragique de la vie* sur « la faim d'immortalité » ? Ce n'est pas le moment d'établir un parallélisme entre les deux livres ; il suffit de dire que l'un et l'autre se complètent pour mieux révéler la pensée « unamunienne », son idée de l'amour et de la justice (« ...mais l'ultime et définitive justice est le pardon. Dieu, la Nature et Don Quichotte châtient pour pardonner »), de l'homme et de l'Espagne.
- 5 Ce livre a toujours un sens moral : la foi dans la bonté de l'homme et dans la capacité pour celui-ci de conquérir son salut final. « Oui, pauvres hommes, ayons confiance que nous sommes tous bons. »
- 6 En même temps, lui qui considère l'existence de Don Quichotte et celle, beaucoup plus réelle, de saint Ignace de Loyola comme une sorte de vies parallèles, lui qui applaudit la libération des galériens, lui qui comprit la beauté de Maritornes, la fille de l'aubergiste qui se livrait « pour ne pas laisser les hommes se consumer en peine », lui Miguel de Unamuno ne pouvait pas supporter ceux qui prennent la religion comme prétexte pour sauvegarder leur égoïsme. « Mais, vous écriez-vous, avec de telles doctrines, nous ne vivrons jamais tranquilles, il n'y a pas d'ordre social qui puisse se fonder là-dessus ! Et qui vous a dit, faibles esprits, que le destin final de l'homme soit d'assurer l'ordre social sur la terre, et d'éviter ces maux apparents que nous appelons les délits et les offenses ? Ah, pauvres hommes, vous verrez toujours en Dieu un épouvantail et un gendarme, et non pas un Père, un Père qui pardonne toujours à ses fils... ».
- 7 Quel livre passionnant –et passionné– que cette *Vie de Don Quichotte et de Sancho Pança* : passion de « notre seigneur Don Quichotte », dont la folie était tellement sainte qu'« il n'y a aucun doute, dit Unamuno, que si le Christ, Notre Seigneur, était revenu sur la terre au temps de Don Quichotte, que s'il revenait à l'heure présente, ce grave ecclésiastique [celui du Duc] ou ses successeurs actuels se joindraient aux pharisiens pour l'accuser d'être un fou, un dangereux agitateur, et le feraient condamner, à nouveau, à une mort ignominieuse. »
- 8 Ce livre vient à point, car les lecteurs de langue française qui ont déjà eu connaissance du *Sentiment tragique de la vie* (dont la première édition française, à la NRF, date de 1917), de *L'agonie du christianisme* (paru en français avant qu'en espagnol, en 1925, dans une traduction de Jean Cassou) et de *L'essence de l'Espagne*, pourront ainsi parcourir une

partie essentielle de l'œuvre du recteur de l'Université de Salamanque qui mourut de « douleur d'Espagne » le dernier jour de 1936.

- 9 L'ensemble de l'œuvre d'Unamuno est une affirmation de foi « quichottesque », ce qui revient à croire avec force en l'homme, en sa liberté, son immortalité. C'est l'Espagne tout entière, ses déchirements, sa violence, ses « raisons du cœur », plus fortes que la raison froide, qui s'expriment à chaque page de cette *Vie de Don Quichotte et de Sancho Pança*, à chaque manifestation de conscience –je n'ose pas dire pensée– de ce grand Espagnol que fut Don Miguel Unamuno, qui devint aussi une grande conscience vigilante de la culture humaine. Il nous donne dans son livre le sens de cette universalité : « Il n'y a rien de moins universel que ce que nous appelons le cosmopolite, ou le mondial, selon l'expression à la mode, rien de moins éternel que ce que nous prétendons mettre hors du temps. C'est dans les entrailles des choses et non en dehors d'elles que se trouvent l'éternel et l'infini. »
- 10 Rien de moins cosmopolite que Don Miguel regardant de Hendaye ses « ses claires montagnes d'Espagne, mon Espagne de rêve », inquiet à Paris parce que trop loin de son terroir, et pourtant, quelle conscience universelle parlant directement au cœur de tous les hommes du monde ! Unamuno, Don Quichotte, Saint Ignace, autant d'Espagnols universels parce qu'enracinés dans l'âme d'Espagne.
- 11 Un des plus grands poètes espagnols vivants, Blas de Otero, a écrit :
Fondre avec Don Quichotte Saint Ignace du premier l'idéal, et du second, l'action.¹
- 12 Il n'y a pas à s'étonner de cette vision « unamunienne », parce qu'elle est tout simplement espagnole. Un autre Espagnol inoubliable qui repose sous la terre de France, Antonio Machado, écrivit quelques jours après la mort d'Unamuno : « De ceux qui ignorent que le fait de savoir éteinte la voix d'Unamuno est quelque chose comme une catastrophe nationale, il faudrait dire : Pardonne-leur, Seigneur, car ils ne savent pas ce qu'ils ont perdu. »

NOTES

1. Blas De Otero, *Parler clair*, traduction de Claude Couffon (Seghers).